

## Études littéraires africaines

BUSH (Ruth), *Translation Imperatives : African Literature and The Labour of Translators*. Cambridge : Cambridge University Press, coll. Elements of Publishing and Book Culture, 2022, 110 p. – ISBN 978-1-108-76644-9



Antoine Kauffer

Number 55, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1106479ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1106479ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Kauffer, A. (2023). Review of [BUSH (Ruth), *Translation Imperatives : African Literature and The Labour of Translators*. Cambridge : Cambridge University Press, coll. Elements of Publishing and Book Culture, 2022, 110 p. – ISBN 978-1-108-76644-9]. *Études littéraires africaines*, (55), 193–196.  
<https://doi.org/10.7202/1106479ar>

La troisième partie est consacrée à la *La Tragédie du roi Christophe*, pièce de théâtre considérée comme la meilleure de Césaire, celle qui « allait donner au mythe de la négritude un ancrage historique et élever l'héroïsme nègre au niveau universel » (p. 67). Blondel étudie d'abord l'histoire de Saint-Domingue comme étant une source importante du mythe de la négritude césairienne. Il démontre comment la poésie et le théâtre sont liés chez Césaire, le second permettant un plus grand engagement politique. Ensuite, il se concentre sur la symbolique de la pièce, portée par des éléments tels que la lune et le feu, mais aussi l'arbre et la citadelle qui représentent le végétalisme nocturne et le minéralisme diurne. Il montre comment « la phase triomphante de la pensée diurne ainsi que le rythme répétitif et saisonnier de la pensée nocturne, permett[en]t ainsi l'émergence de la pensée progressiste qui caractérise les mythes historiques et révolutionnaires » (p. 145). Il termine enfin en expliquant en quoi cette « œuvre, enrichie par le sémantisme des symboles qu'elle véhicule, apporte au corpus de mythes littéraires le mythe césairien de la Négritude » (p. 154).

Ce livre complète de manière convaincante les études critiques déjà consacrées à *La Tragédie du Roi Christophe*. Enseignants et étudiants pourront s'en servir comme modèle d'analyse. Après la lecture de cette étude, tout lecteur voudra voir ou revoir la pièce. Il la regardera avec un regard neuf et plus informé.

Finalement, relevons un choix judicieux de couverture, une reproduction de la toile *Nos Pères fondateurs*, de Berthony Saint Phart, qui présente les pères fondateurs de la nation haïtienne. Il est vrai que Makandal, Boukman, Toussaint Louverture, Jean-Jacques Dessalines, Alexandre Pétion et Henri Christophe ont influencé Césaire et que leurs figures demeurent importantes dans la psyché collective des Caraïbes. Comme l'a admirablement bien démontré A. Blondel, le génie poétique de Césaire a transcendé l'histoire du père fondateur Henri Christophe pour en faire un récit mythique « parce qu'il réconcilie les contraires, la noblesse de l'idéal et les excès de la tyrannie » (p. 157).

Thérèse DE RAEDT

**BUSH (Ruth), *Translation Imperatives : African Literature and The Labour of Translators*. Cambridge : Cambridge University Press, coll. Elements of Publishing and Book Culture, 2022, 110 p. – ISBN 978-1-108-76644-9.**

Partant d'études de cas contextualisées, cet opus de l'universitaire britannique Ruth Bush explore le travail des traducteurs de littérature africaine – francophone, principalement. Rappelons d'entrée de jeu l'objectif éditorial de la collection « Elements of Publishing » des presses universi-

taires de Cambridge : « Répondre à la demande en textes de qualité, facilement accessibles et disponibles pour l'enseignement et la recherche dans les domaines [...] de l'édition et de la culture du livre ». Dans un format resserré (92 pages d'essai et 16 pages de bibliographie indicative), l'autrice propose de situer « le travail et l'art des traducteurs littéraires de textes africains dans le cadre d'analyses structurelles, sociologiques et matérialistes du champ littéraire » (p. 1 ; nous traduisons). Son intention est de mettre en évidence « l'infrastructure nécessaire à la re-traduction et à la traduction, et comment et pourquoi ces impératifs de traduction continuent d'avoir de l'importance » (p. 1). À cet égard, le pari (périlleux) de Ruth Bush – entremêler comptes rendus de recherches historico-sociologiques et engagement contemporain en faveur de la traduction littéraire dans le contexte africain (francophone) – s'avère réussi.

L'autrice s'appuie majoritairement sur deux sources : d'une part, les traductions parues dans la mythique collection « Heinemann African Writers Series », lancée par William Heinemann en 1958 et largement associée aux figures de James Currey et Chinua Achebe ; d'autre part, sa propre immersion participative au sein d'un atelier de traduction du groupe Bakwa (maison d'édition indépendante et magazine littéraire camerounais en anglais), à Yaoundé, en 2019. Ruth Bush structure son livre en cinq parties : une courte introduction (3 pages) pour situer le propos et l'approche socio-littéraire adoptée, un premier chapitre de 14 pages intitulé « Translation Is Not a Metaphor » et visant à contextualiser, dans le champ des *translation studies*, les spécificités de la traduction des littératures africaines, un deuxième chapitre (36 pages) centré sur les trajectoires de vie des traducteurs de la collection « Heinemann African Writers Series » (ainsi que sur leurs implications politiques et littéraires), enfin un chapitre plus descriptif dédié à l'expérience contemporaine de R. Bush et aux enseignements tirés des « *translation workshops* » auxquels elle a participé à Yaoundé (34 pages). S'ensuit une conclusion-ouverture de cinq pages, qui compare les conceptions anciennes et nouvelles de la traduction et s'essaie à mesurer les déséquilibres qu'elles peuvent engendrer.

Dans un style concis et appuyé de nombreuses références, l'autrice montre clairement les enjeux sociaux, intellectuels et matériels de la traduction, tout en soulignant la spécificité du contexte africain, marqué par un marché éditorial international asymétrique. Elle nuance avec justesse les visions globalisantes développées par la *world literature* et en profite pour valoriser quantité d'initiatives contemporaines issues du continent en faveur de la traduction par et pour un lectorat local (*Asymptote*, *Chimurenga*, *Jalada*, pour n'en citer que quelques-unes). Désormais bien établie dans le contexte académique français et international, l'approche sociologique du fait littéraire s'aiguise lorsqu'elle est appliquée, comme le fait R. Bush, au champ de la traduction. En s'intéressant aux parcours de vie des traducteurs, à leurs conditions matérielles et à leur insertion dans

des réseaux (éditoriaux, politiques...) étrangers, l'autrice montre de façon convaincante comment, dans un contexte politique donné et en adéquation avec des codes et des attentes spécifiques, peut s'établir un canon littéraire, trop souvent destiné, dans le cas des littératures africaines, à un lectorat étranger.

Ainsi, en suivant par exemple les trajectoires de vie de Clive Wake et John Reed, deux traducteurs prolifiques de la littérature africaine francophone des années 1960, on comprend mieux l'attrait pour une traduction centrée sur la forme, qui correspondait à l'environnement idéologique de l'époque. Comme l'indique très justement l'autrice, « retracer la vie des traducteurs révèle (tout en humanisant ces figures, et donc en les rendant plus complexes) les inégalités structurelles dans l'accès à l'appareil de production littéraire et de prestige » (p. 39). Ruth Bush croise de façon très fructueuse les micro-lectures de différentes traductions mises côte à côte et la description des conditions matérielles et intellectuelles dans lesquelles évoluaient leurs artisans. Elle parvient ainsi à montrer la manière dont un contexte amène souvent à informer (politiquement) telle ou telle manière de traduire. Au vu du format éditorial de la série, l'ouvrage ne saurait prétendre à l'exhaustivité : pour pallier ce défaut, l'autrice utilise à bon escient l'appareil éditorial fait de notes courtes mais éclairantes, renvoyant à des textes de référence dans les champs concernés. Soulignons également l'utilisation astucieuse d'archives écrites, qui permettent d'alimenter l'analyse des parcours de vie des traducteurs envisagés pour l'étude (mentionnons notamment les rapports de traduction pour la série Heinemann). L'ouvrage fournit donc des repères précieux et des références utiles. Il se situe courageusement dans l'extrême contemporanéité en tentant d'examiner des courants en train de se construire et en identifiant les acteurs de ce changement ainsi que les opportunités pour de nouveaux types de traducteurs.

On peut cependant regretter qu'il cède à quelques tendances de la critique contemporaine, qui alourdissent parfois le propos sans nécessairement l'enrichir. À mon sens, la catégorisation initiale de l'autrice, précisant « d'où elle parle » (*i.e.* situant son savoir – en précisant son extraction sociale et familiale notamment) n'ajoute ici guère au contenu. Et si le positionnement dans l'actualité éditoriale est dans la droite ligne de la visée assumée du texte, certains points méritent d'être nuancés. L'accent mis sur l'asymétrie entre la traduction littéraire dans le monde occidental et son équivalent sur le continent africain, décrit à partir de l'expérience du *workshop* avec le groupe Bakwa, pourrait conduire à fantasmer un secteur éditorial occidental (littéraire), qui est lui aussi soumis à quantité de contraintes, économiques notamment. Ce manque de points de comparaison avec le système éditorial occidental pour une période équivalente – qu'en est-il des conditions de traduction littéraire de textes européens à l'époque contemporaine, par exemple ? – entraîne parfois, selon moi, une certaine démesure dans l'appréciation d'un déséquilibre au demeurant

indéniable. Ce même chapitre, où l'autrice intervient à la fois comme participante et observatrice, pêche également à mon sens par manque d'objectivité. R. Bush établit des catégorisations parfois un peu tranchées, distinguant, d'un côté, des traducteurs débonnaires à l'image de Ros Schwartz et, de l'autre, un marché éditorial féroce, soumis aux lois du marché... Elle cherche à rendre compte factuellement de son expérience, mais, ce faisant, elle présente son processus d'apprentissage à travers une grille de lecture, à laquelle on pourrait opposer qu'elle est peut-être elle aussi étrangère au contexte étudié. Autre écueil lié aux micro-lectures, pourtant passionnantes, que mène l'autrice : elles peuvent conduire à des sur-interprétations quant aux intentions éditoriales, guidées bien souvent par des contraintes matérielles et économiques, comme c'est d'ailleurs signalé au début de l'ouvrage.

En définitive, R. Bush signe un essai qui pose des jalons, ouvre des questionnements et propose des pistes. Son contexte d'écriture informe vraisemblablement sa structure : le lecteur peut sentir le déséquilibre entre la volonté de bâtir une somme autour d'un sujet (la traduction littéraire de textes d'auteurs africains) et le besoin de parler d'un contexte qui résonne avec une expérience personnelle (le retour d'un terrain à Yaoundé). Cela place sur le même plan deux démarches et deux expériences qui sont à mon sens distinctes (le dépouillement d'archives et l'analyse de textes ; l'ethnographie participative et la critique en train de se faire) ou dont les liens ne sont peut-être pas suffisamment explicités. Enfin, malgré une ouverture prometteuse – mentionnant le rapport des *translation studies* au numérique, l'impact de celui-ci sur la traduction littéraire et le fonctionnement en réseaux des traducteurs issus de continent –, le format même de l'ouvrage empêche de creuser certaines questions. À ces aspects qui sont simplement effleurés, j'ajouterais les interrogations suivantes : quelle est la réception et surtout quelle est la diffusion subséquente des textes traduits dans les nouveaux environnements géographiques qu'ils atteignent (par exemple, les textes de David Diop lus par une population carcérale afro-américaine par l'entremise du traducteur Christian Mpondo) ? Quel genre de textes littéraires choisit-on pour la traduction et la diffusion à l'étranger (le roman, majoritairement) ? Sont-ils les mêmes que ceux qui sont produits plus couramment sur le continent (la nouvelle, par exemple) ? Quelles sont les interventions des diasporas dans le processus de sélection et d'actualisation des nouvelles traductions littéraires issus du continent africain ?

Antoine KAUFFER